

Guerre urbaine

L'expérience russe



Au cours de la Deuxième Guerre mondiale, l'armée russe connut des succès à Stalingrad, Budapest et Berlin. En 1953, elle parvint à maintenir l'ordre à Berlin-Est. En 1956 elle l'emporta contre les insurgés hongrois de Budapest. En 1968, elle occupa Prague. Enfin, en 1979, à la suite d'une opération « coup de poing », elle s'assura le contrôle de Kaboul. Dans ces conditions, il reste difficile à comprendre l'échec cuisant lors des deux premières batailles pour Grozny (Tchéchénie) avec des « bourdes » tactiques entérinée en 1994 par le futur chef d'état-major le général Anatoli Kvachnine. Comment le ministre de la Défense, le général Gratchev, a-t-il pu croire que Grozny tomberait en moins de 7 jours ? En 1999-2001, les autorités militaires russes ont su tirer les leçons militaires des défaites pour reprendre villes et villages avec prudence. L'armée de terre, à pied (groupe d'une quinzaine d'hommes), a travaillé quartier par quartier, en installant des postes de contrôle après chaque opération de « ratissage ».

Afin de mieux comprendre les tactiques employées par les forces armées russes en milieu urbain, il convient de revenir aux aspects théoriques du combat urbain décrits par les Soviétiques. En octobre 1982, le major Ichtenko exprimait dans la revue *Voenni Vestnik* (disponible en ligne sur le site du ministère russe de la Défense) le point de vue de l'armée soviétique sur le combat urbain : « *Transformées en positions défensives, les agglomérations ralentissent forcément la progression d'une troupe et réduisent ses possibilités de manoeuvre. Chaque immeuble peut devenir un fort et conférer l'avantage de la hauteur à ses tireurs isolés. Le défenseur bénéficie d'une supériorité accrue sur l'assaillant. Pour combattre en ville, on aménagera dans les rues des champs de mines, des barricades et des obstacles antichars. On construira des positions de tir bétonnées et l'on enterrera partiellement les*

blindés. L'exercice et la coordination des feux deviendront difficiles, de même que l'observation à vue ou au radar ».

Comme l'a récemment écrit un officier français de l'armée de terre, « *dès lors que la zone urbaine à forte densité humaine devient le théâtre potentiel de nos engagements à venir, nos armées doivent se mettre en condition de pouvoir maîtriser ce milieu particulier* »¹.

Selon les penseurs militaires soviétiques, dont sont issues des personnalités bien connues comme le maréchal Ogarkov ou encore les théoriciens des groupes de manœuvres opérationnels (GMO) qui devaient déferler par vagues successives sur l'Europe de l'Ouest, tout conflit en Europe comporte inévitablement des combats en zones urbaines (Prague, Vienne, Varsovie, Berlin, Paris...). Avec un terrain d'autant plus complexe que beaucoup de souterrains sont aménagés. Dans le même temps, on déclarait dans certains cercles militaires occidentaux que le meilleur moyen pour l'OTAN de freiner une offensive soviétique serait d'organiser la défense des villes et des villages². La ville était donc à la fois cible et bouclier.

La doctrine soviétique insistait sur l'importance de remporter une victoire rapide. Les Soviétiques reconnaissaient que les zones urbaines offraient de grandes possibilités de défense. Leurs manuels d'entraînements tactiques soulignaient que la nécessité de conquérir des villes entraînerait un ralentissement de la progression et exigeraient de disposer d'une nette supériorité en hommes, en matériel et en logistique. Il n'était donc guère surprenant que l'enseignement militaire soviétique préconise d'éviter, dans un premier temps, les villes pour le prendre à revers une fois les plaines maîtrisées.

Pour les cas où les zones habitées seraient transformées en points de résistance, les Soviétiques pensaient être en mesure de les encercler puis de les étouffer par le nombre. « *Créer un brouillard et une peur par le nombre* ».



¹ Colonel de Richoufftz, *Pour qui meurt-on ?*

² La densité de la population en RFA (274 habitants au km²) aurait aussi pu faire l'objet d'un maillage défensif.

Les plans

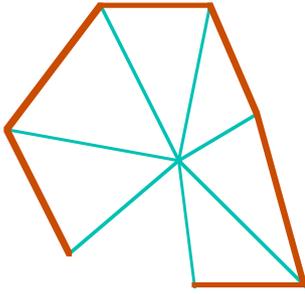
La première directive fournie à un chef soviétique (aujourd'hui, cela n'a pas changé) pour la conduite à tenir par rapport à une ville était de classer celle-ci dans une catégorie donnée en fonction de la configuration de son réseau de rues. Plus le schéma des rues était complexe et irrégulier plus la ville serait difficile à prendre. Il s'agissait ensuite de repérer les points clés de l'agglomération : usines et bâtiments officiels. Les défenseurs organiseraient leurs noyaux de résistance dans les bâtiments les plus grands et les plus solides.

En règle générale, s'il était jugé indispensable de conquérir une zone habitée, la méthode qui offrirait les meilleures chances de succès serait de lancer une attaque éclair à partir de la ligne de progression, avec un effectif de l'ordre du régiment, voire de la division pour des localités plus importantes³.

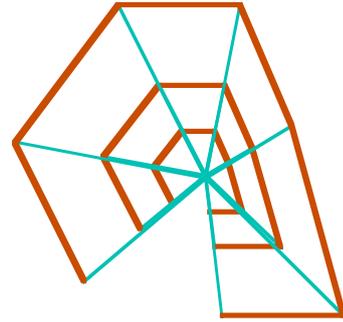
Voici quelques schémas de villes sur lesquels le ministère russe a beaucoup travaillé :

³ NDR : C'est cette méthode qui fut employée à Grozny au début janvier 1995. Le résultat fut désastreux. L'assaut principal visant à frapper le coeur de Grozny fut mené par une seule colonne de blindés ce qui permit aux Tchétchènes de concentrer leurs ripostes en un unique objectif. L'élan de la colonne fut brisé. En 2000, les militaires, sous la direction opérationnelle de leur chef d'état-major le général Kvachnine, optèrent pour une stratégie de prudence en confiant à l'armée de l'air le soin de pilonner la ville afin de faciliter la tâche des hommes officiellement de première ligne (forces du ministère de la Défense) et les troupes du ministère de l'Intérieur chargées du « ratissage ».

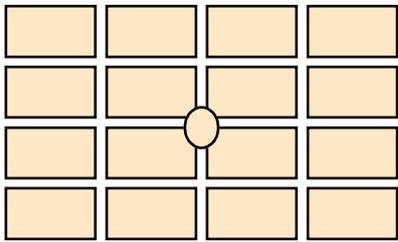
Conception russe des réseaux de rues *voïna v gorode*



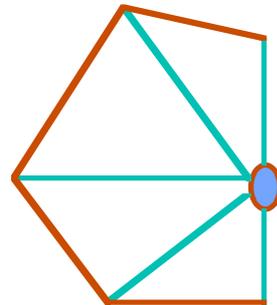
Radial



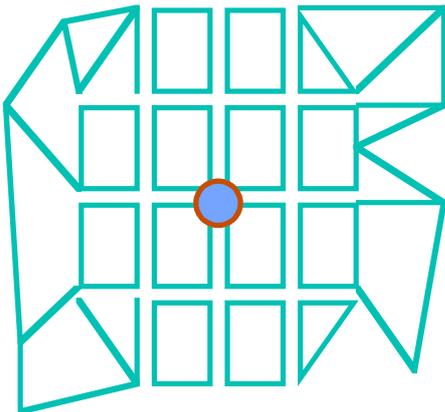
Radial - circulaire



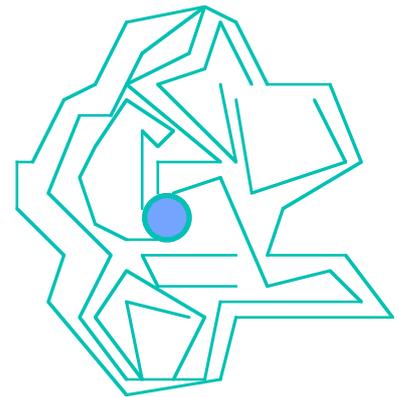
Rectangulaire



Semi-radial



Combiné



Irrégulier

Les différences par rapport au combat en campagne

Les Russes distinguent dans le combat urbain certaines caractéristiques étrangères aux engagements en rase campagne. En premier lieu, du fait de la rapidité des combats, les actions auraient tendance à devenir des « mini-batailles » censées se dérouler le plus souvent à l'échelle de la section ou de la compagnie. Pour davantage d'efficacité, il conviendrait donc de laisser une plus grande autonomie aux chefs de petites unités. Cela semblait aller à l'encontre de la conception soviétique globale des opérations qui exigeait une centralisation de commandement et ne laissait pas d'initiative aux échelons inférieurs.

En second lieu, la liberté de manoeuvre et les capacités d'observation seraient plus limitées en ville qu'en campagne. Il est difficile d'appliquer la doctrine soviétique qui consistait à concentrer les feux en un point et un moment décisifs. La plupart des matériels ont été conçus pour être employés de façon massive au cours d'une offensive rapide en terrain découvert. Leur efficacité en ville est donc moindre. C'est pour cela que le VPK donne aujourd'hui la priorité à « la précision dans la saturation ».

En troisième lieu, l'imbrication de ruines et d'obstacles artificiels qui caractérisent une ville bombardée, ralentit la progression tout en augmentant le besoin en munitions et en vivres. Or, cela s'oppose à la rigidité du système logistique russe (certes, qui a beaucoup progressé depuis 10 ans).

En quatrième lieu, il est jugé périlleux de procéder à une reconnaissance d'une zone urbaine habitée. L'armée n'a pas confiance dans le service de renseignement extérieur. Une approche à couvert est impossible, alors que le défenseur peut se dissimuler dans des bâtiments. L'unique moyen d'être efficace serait donc de mener des reconnaissances offensives coûteuses en hommes et en matériels. L'armée russe en fit l'expérience à Grozny le 15 décembre 1999. Une colonne de blindés russes en provenance de Khankala tenta une percée dans Grozny vers la place Minoutka. L'échec fut cuisant : les Russes laissèrent derrière eux sept blindés et une cinquantaine de morts.

Méthodes pour l'attaque urbaine

Si la position d'une ville est telle que l'on ne puisse la laisser derrière soi, le régiment de tête reçoit l'ordre de s'en emparer à partir de sa ligne de marche. Ce régiment détacherait des patrouilles chargées de déceler des indices de défense.

Si l'emploi de cette manoeuvre ne provoque aucune réaction, les groupes de reconnaissance continuent d'avancer jusqu'à ce qu'ils soient pris à partie. Ils rendent compte de la situation tout en s'efforçant de contourner la position défensive par les flancs. Dans l'intervalle, les patrouilles de sécurité du bataillon donnent l'assaut à la position défensive en vue de recueillir d'autres informations. Le commandant du régiment doit alors, sur la base des renseignements fournis, proposer un manoeuvre d'enveloppement ou une attaque de front ou bien sur les flancs. Dans tous les cas, l'attaque sera lancée aussi vite que possible pour tenter de réaliser la surprise tactique et empêcher l'ennemi de sortir de la ville. Des troupes d'assaut hélicoptérées pourraient être déposées en retrait de la zone urbaine, afin de parer à toute retraite.

Si l'attaque échoue, le commandant de division ou de régiment organise un puissant assaut de la ville pendant que les unités en pointe maintiennent de tous côtés une pression sur les défenseurs en s'efforçant de s'emparer des bâtiments situés à la périphérie, ceci après l'encercllement de la ville qui restait de loin la méthode préférée des Soviétiques pour vaincre une résistance opiniâtre. L'assaut est précédé de tirs intenses, sauf en cas d'attaque de nuit où le bombardement serait bref afin de ménager l'effet de surprise. Des détachements d'assaut de la taille d'un bataillon affluent de toutes parts, avec l'appui de l'artillerie et des chars, en vue d'ouvrir une brèche dans les défenses et de s'infiltrer jusqu'au coeur de la cité. La percée ainsi réalisée serait rapidement exploitée par le second échelon.

Point important qui distingue les Russes des Occidentaux : aux yeux du Haut commandement, les pertes humaines ont moins d'importance que les pertes de temps.

La nécessité de conduire des opérations interarmes.

D'après les manuels soviétiques, le meilleur moyen d'affronter les situations complexes du champ de bataille moderne était de coordonner efficacement l'emploi des armes. Ce principe était particulièrement juste dans le cas d'un combat urbain, contrairement à ce que pensent certains militaires occidentaux qui affirment que le combat de rue doit rester une prérogative exclusive de l'infanterie. Les Soviétiques considéraient toutefois que les troupes d'infanterie mécanisée devaient constituer la base de toutes forces interarmes engagées en zone urbaine.

Les commandants de régiments et de divisions déploieraient une grande partie de leurs moyens en chars, en artillerie, et en génie pour l'appui direct des bataillons d'infanterie mécanisée. Un bataillon de premier échelon régimentaire, attaquant le long d'un axe principal serait renforcé par au moins 18 canons, 12 chars et une compagnie de sapeurs. Il bénéficierait de surcroît d'un appui d'artillerie et d'aviation fourni par la division. Si le bataillon opérait en tant qu'unité de choc, il recevrait un soutien encore accru en moyen d'artillerie et de génie.

A l'intérieur de la ville le bataillon progresserait le long de plusieurs rues parallèles, avec une compagnie par rue sur un front d'environ 500 mètres. Son objectif serait de l'ordre d'un ou deux pâtés de maisons, ou de la moitié d'un gros village ou d'un point de résistance unique.

En cas de combat urbain, les troupes sont dispersées en petites équipes interarmes. Le succès devrait dépendre de l'efficacité d'unités de la taille d'une compagnie voire d'une section combattant le plus souvent de façon autonome.

Commandement et contrôle

Le contrôle de ces petites équipes est d'autant plus difficile que l'efficacité des transmissions radios diminue dans les villes et qu'il ne serait pas pratique de conduire des opérations à partir des véhicules de commandement.

Les Soviétiques considéraient que le soin apporté à la planification constituait la clé du succès en matière de commandement. Contrairement aux méthodes du combat en campagne, les plans du bataillon seraient diffusés jusqu'à l'échelon du chef de section, et des cartes détaillées de la ville seraient distribuées aux niveaux les plus bas.

Coordination

Les chars sont subordonnés à l'infanterie mécanisée (en général, une section de quatre chars pour une compagnie d'infanterie mécanisée), mais ils opèrent à l'occasion de façon autonome, appuyés par des sections de fantassins. Des chars sont également affectés aux petites unités du génie chargées d'assurer le déblaiement des champs de mines et des obstacles. Les chars opérant avec l'infanterie avancent normalement avec les soldats en formation de flèche ou de chiffres « trois horizontaux » dans les rues larges, ou sur les trottoirs de chaque côté des rues étroites. Fantassins et sapeurs suivent immédiatement derrière. Comme l'artillerie ne peut pas être centralisée aux confins de la ville, quelques automoteurs sont détachés par groupes de deux ou trois pour accompagner l'infanterie en bordure des rues.

Au cours de l'attaque de Budapest, pendant la Seconde Guerre mondiale, les Soviétiques ont utilisé en tir direct jusqu'à 40% des feux de leur artillerie, y compris ceux des obusiers et des lance-roquettes multiples.

L'intensité du bombardement préparatoire à l'assaut terrestre varie en fonction de la configuration du dispositif ennemi, mais aussi du degré de destruction souhaité. Un bombardement trop violent risque d'accumuler les obstacles. La méthode utilisée est de faire donner toute l'artillerie disponible pendant cinq minutes pour appuyer une attaque brusquée.

Lorsque les fantassins parviennent à *moins de 150 mètres* des défenses, on allonge le tir en réduisant sa cadence.

L'artillerie a pour mission la protection des concentrations de canons, des stations de transmissions et des dépôts de munitions. Les canons multitubes servent aussi à neutraliser les armes installées aux étages supérieurs. Les moyens antiaériens plus légers sont placés sur les terrasses des immeubles.

Les sapeurs sont rattachés aux compagnies et aux sections pour l'exécution des missions suivantes :

- ◇ déblaiement des voies d'accès ;
- ◇ nettoyage des mines ;
- ◇ démantèlement des barricades ;
- ◇ destruction des maisons ;
- ◇ neutralisation des artifices piégés dans les bâtiments et les égouts ;
- ◇ aménagement des zones fortifiées pour les PC ;
- ◇ mise en place d'obstacles pour parer une contre-attaque.

La tâche de l'arrière est pénible en zone urbaine. La priorité est accordée au ravitaillement en munitions, en vivres et en eau, plutôt qu'à la fourniture en carburant. Les effectifs logistiques sont renforcés. Des dépôts d'armes sont disposés dans les faubourgs de la ville.



Déroulement de l'attaque

L'infanterie mécanisée se lance à l'assaut de la ville sous la protection de l'artillerie et des chars. Les troupes marchent dans les rues derrière les chars et tirent des projectiles explosifs ou à charge creuse pour disperser les poches ennemies, percer des trous dans les immeubles et dégager les obstacles. Utilisés ainsi, les blindés sont très vulnérables aux armes antichars légères. Il faut donc compter sur l'infanterie pour neutraliser ces armes.

Les troupes de chars établissent des écrans de fumée devant les positions pour se défendre. Si le combat se durcit, il la progression s'effectue par bonds.

L'unité chargée de la conquête d'une rue se compose d'une compagnie d'infanterie motorisée et de quatre chars ainsi que d'éléments de l'artillerie et du génie. On trouve en tête deux équipes formées chacune d'une section d'infanterie et de deux chars, puis une équipe de soutien comprenant une section d'infanterie dotée d'armes antichars et de mortiers avec éventuellement des véhicules légers. Vient ensuite un groupe de démolition, prêt à passer en première ligne avec ses explosifs ou un bulldozer ...

Dès que possible, l'infanterie utilise les égouts et les passages souterrains pour tenter de déboucher derrière les positions ennemies. On procède de même pour passer d'un axe de progression à un autre. Si l'objectif à atteindre est un immeuble, on utilise un blindé pour créer une brèche par laquelle l'infanterie s'engouffrerait sous la protection de mitrailleuses, afin de bloquer les issues du rez-de-chaussée. Il faut ensuite s'emparer des cages d'escalier, des paliers d'étages et des caves.

Synopsis des techniques soviétiques du combat urbain

◆ Selon le commandement, dix principes pouvaient s'appliquer à toutes les guerres urbaines

- I. l'ennemi utilise les greniers et les étages supérieurs pour l'observation et le tir ;
- II. les tirs doivent donc toucher toutes les fenêtres et ouvertures en désignant un étage par groupe d'assaut ;
- III. chaque homme doit connaître le plan des opérations ;
- IV. la ligne de départ doit être proche de l'objectif. Le dispositif d'attaque soviétique prévoyait des tirs d'artillerie incessants. Ils seraient stoppés dès que les fantassins arriveraient à 150 mètres des premières défenses. Selon les calculs des théoriciens soviétiques, il faudrait deux minutes aux défenseurs pour reprendre leurs esprits après un bombardement. C'est pourquoi les manuels militaires indiquaient que l'infanterie devait atteindre la position ennemie dans ce délai. ;
- V. pour la conquête de points fortifiés il faut former des petits groupes autonomes dotés de moyens d'appui-feu ;
- VI. les bombardements préparatoires doivent être brefs et intenses exécutés à 80% en tirs tendus ;
- VII. les sous-unités doivent s'attendre à des attaques sur leurs flancs ;
- VIII. les fumigènes doivent être exploités ;
- IX. il ne faut jamais interrompre le combat afin d'épuiser l'ennemi ;

X. le rôle des tireurs d'élite est essentiel.

◆ **Selon les manuels russes (équivalent des TTA...), le commandement doit pouvoir être renseigné sur les dix points suivants**

- I. discerner les limites du dispositif ennemi ;
- II. identifier les sentinelles et les premières lignes ;
- III. déterminer la configuration des défenses (linéaire, ou avec plusieurs points d'appui) ;
- IV. identifier les deuxièmes lignes ;
- V. repérer les lieux de soutien ;
- VI. connaître les déplacements ennemis ;
- VII. établir une liste de voies d'attaques possibles ;
- VIII. évaluer la hauteur des obstacles (collines, arbres, immeubles élevés...) ;
- IX. juger de l'efficacité de la défense ;
- X. prendre en compte ses propres capacités opérationnelles et celles de l'ennemi.

◆ **Les six points pour la prise d'une agglomération**

- I. aménager des positions autour de la zone à défendre ;
- II. disposer les armes à plusieurs niveaux ;
- III. assurer la souplesse et la mobilité des moyens ;
- IV. exploiter les caves en les rendant viables ;
- V. dresser des obstacles dans les rues et dans les immeubles ;
- VI. fortifier un ou deux points autour desquels s'articulera la défense.

Arnaud Kalika

Rédacteur en chef de TTU

Auteur de L'empire aliéné, le système de pouvoir russe, aux éditions du CNRS, février 2008